

# Rendez-vous avec le renard

Rites : Études et perspectives critiques

I

*Rédacteur en chef*

Ângelo CARDITA  
Université Laval

*Comité scientifique*

Adriane RODOLPHO  
Universidade Federal de Pelotas

Alexandre EYRIES  
Université de Bourgogne Franche-Comté

Alfredo TEIXEIRA  
Universidade Católica Portuguesa

Bértold Salas MURILLO  
Universidad de Costa Rica

Bernard GAGNON  
Université du Québec à Rimouski

Erick CAKPO  
Université de Lorraine

PascalLARDELLIER  
Université de Bourgogne

Pietro SCARDUELLI  
Università del Piemonte Orientale

Raymond LEMIEUX  
Université Laval

*Conseiller anglophone*

Ronald GRIMES  
Wilfrid Laurier University

# Rendez-vous avec le renard

Rites : Études et perspectives critiques



Qu'est-ce qu'un rite? Dit le petit prince.  
C'est quelque chose de trop oublié, dit le renard.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*

La collection se veut un forum francophone international et multidisciplinaire. Elle accueille et rend publics des travaux de recherche et des essais critiques dans le domaine des études rituelles. Les rites sont des faits anthropologiques, culturels et sociaux, repérables selon des points de vue multiples, structurant des expériences humaines et engageant les visions du monde qui y sont à l'œuvre. Ils concernent donc à la fois l'histoire des collectivités qui les pratiquent, leur actualité et leur devenir. Par sa visée critique, la collection entend fournir des outils pour en évaluer les fécondités et les limites, des divers points de vue des approches théologiques et scientifiques qui peuvent les concerner. Cette collection entend faire progresser la recherche scientifique et le savoir critique concernant les rites qui imprègnent l'humanité.



Raymond Lemieux

**Sentiers rituels, parcours de sens**

Textes réunis et édités par Ângelo Cardita





Aracne editrice

[www.aracneeditrice.it](http://www.aracneeditrice.it)

[info@aracneeditrice.it](mailto:info@aracneeditrice.it)

Copyright © MMXX

Gioacchino Onorati editore S.r.l. – unipersonale

[www.gioacchinoonoratieditore.it](http://www.gioacchinoonoratieditore.it)

[info@gioacchinoonoratieditore.it](mailto:info@gioacchinoonoratieditore.it)

via Vittorio Veneto, 20

00020 Canterano (RM)

(06) 45551463

ISBN 978-88-255-2852-7

*Les droits de traduction, de mémorisation électronique,  
de reproduction et d'adaptation même partielle,  
avec n'importe quels moyens, sont réservés pour tous les Pays.*

*Ne sont absolument pas permises les photocopies  
sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.*

I édition: mai 2020

# Índice

9 *Prolégomènes à un regard furtif sur les rites*

## Partie I

### **Les sacrements dans la vie sociale**

- 29 *Les enjeux sociaux et culturels de la pratique des sacrements*  
57 *L'initiation chrétienne : perspective anthropologique*  
67 *Mémorial eucharistique et identité*  
73 *Célébrer le pardon : un travail de réconciliation*

## Partie II

### **La liturgie dans tous ses états**

- 85 *L'efficacité symbolique et l'expérience chrétienne*  
103 *La ritualité insoupçonnée*  
123 *Le dimanche éclaté*  
139 *La liturgie en quête de vérité*  
155 *Liturgies et sociurgies*

## Partie III

### **Sécularités rituelles**

- 175 *Sécularités religieuses : syndromes de la vie ordinaire*  
219 *Rite et sécularité : la mise en scène des défis du sens*

- 249 *Ritualités et mystères de l'identité*
- 279 *L'événement de la fête*
- 289 *Célébrer (dans) les réseaux sociaux*

#### Partie IV

### **Célébrer la mort, gé(né)rer la vie**

- 317 *Gérer la mort ou célébrer la vie!*
- 325 *Retrouver le sens du rituel. Enjeux des pratiques et des rites funéraires*
- 341 *Des funérailles laïques à Montréal en 1997*
- 351 *Quand les mots manquent... Travail de deuil, rituel et musique*
- 373 *Du banal au sublime : célébrer la mort*

#### Partie V

### **Le pèlerinage comme quête du sens**

- 403 *Énigmes du corps pèlerin*
- 425 *Marcher pour du sens*
- 431 *Lieux de partage : la marche et le repas*
- 435 *Postface : pour qui chante le coq ?*

## Prolégomènes à un regard furtif sur les rites

Leurs idoles, or et argent, une œuvre  
de main d'homme, Elles ont une  
bouche et ne parlent pas, elles ont  
des yeux et ne voient pas, elles ont  
des oreilles et n'entendent pas, elles  
ont un nez et ne sentent pas.<sup>1</sup>

Quand mon collègue Ângelo Cardita m'a proposé le titre de la collection qu'inaugure le présent recueil, *Rendez-vous avec le renard*, j'ai été d'emblée séduit. Le renard, en effet, est un animal furtif. On le voit peu. Il parcourt des sentes dérobées, fouille taillis et buissons pour surprendre ses proies dans leur plus simple appareil, quand ils laissent tomber la garde. Il subsiste grâce à ses ruses, dit aussi le fabuliste. Or, n'y a-t-il pas là quelque chose de la posture du sociologue et de l'anthropologue quand ils cherchent à comprendre l'organisation rituelle de la vie sociale et religieuse. Ils pratiquent une *observation participante*. C'est-à-dire une approche empathique, qui cherche à en saisir les raisons profondes (comment mieux comprendre un phénomène social qu'en tentant d'en vivre ?) tout en s'assurant d'une distance suffisante pour capter leur vérité sans se laisser eux-mêmes captiver. Leur *regard* doit chercher à saisir non seulement l'arbre mais aussi la forêt, non seulement les cimes lumineuses mais aussi ce qui pousse, grouille et lutte sous la canopée.

1. Psaume 115 (113 B) : *Bible de Jérusalem*, Paris, Éd. du Cerf, 1956, p. 768, cité par Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*, Montréal, HMH, 1972, p. 91.

Bref, ils s'intéressent non seulement au donné à voir, à l'image, mais aussi au cadre de l'image, à la limite qui en conditionne le sens. Le cadre, en effet, instaure un ensemble de transactions entre ce qu'il inclut et ce qu'il exclut. Très vite il apparaît qu'il en est de même des rites : s'ils servent à quelque chose dans la vie de ceux qui les pratiquent, c'est qu'ils organisent d'une certaine façon leurs rapports avec le monde extérieur, entre leur entité propre – ou ce qu'on imagine tel – et leur environnement, à partir du voisinage immédiat jusqu'au cosmos et à l'indéfini du réel. Bref, sans nécessairement en être conscient, le goupil<sup>2</sup> s'engage dans un programme heuristique et sémiotique prometteur, mais lui-même sans limites...

Heureusement, je me suis rapidement rendu compte que le renard de mon collègue correspondait moins à celui de mon fantasme qu'à celui, plus poétique (et sans doute plus utile) mis en scène par Antoine de Saint-Exupéry<sup>3</sup>, celui qui enseigne au Petit prince que « pour connaître le prix du bonheur », il faut des rites. Ce renard est un être insolite, un animal qui parle. Il réclame du rite pour consolider le lien social que sa parole inaugure mais qu'il sait éminemment périssable. Voici un animal définitivement aussi bizarroïde qu'un humain : conscient de sa fragilité, il affirme son désir de vivre tout en traversant les assujettissements imposés à sa vie. Pris dans les contraintes de l'existence, il s'avère capable de poésie... Geignard quand il se penche sur lui-même il devient dieu quand il rêve<sup>4</sup>. Pour peu qu'il trouve un com-

2. Rappelons que *Goupil*, dans l'ancien français, notamment celui du *Roman de Renart* (XII<sup>e</sup> siècle), est le nom générique de l'espèce. C'est la popularité du goupil prénommé *Renart* qui en a fait un substantif spécifique, devenu *renard* dans le français moderne.

3. *Le Petit prince*, conte poétique, Paris, Gallimard, 1946, 65 p.

4. F. HÖLDERLIN, *Hyperion ou l'Ermite en Grèce, Hyperion oder der Eremit in Griechenland*, München, Deutsche Taschenbuch Verlag, 1997, p. 14.

pagnon, il se laissera apprivoiser en vue d'explorer d'autres territoires, les territoires de l'Autre. Goupil s'inscrit dans un programme non seulement sémiotique mais éminemment pratique.

## **1. Des prolégomènes**

Restons humbles. Le monde des ritualités est une jungle, tout au moins dans les sociétés qui ont traversé la modernité. C'est un monde bigarré. Là où ils sont encore pratiqués – c'est-à-dire dans des communautés ayant sauvegardé quelque tradition – les rituels religieux sont désormais concurrencés par d'autres, de toutes formes : familiaux plus ou moins « privés », séculiers offerts au tout-venant, notamment sur Internet, sportifs, militaires, financiers, juridiques, académiques, etc. Certains, chez les militaires par exemple, scellent des appartenances strictement définies et présentent une grande rigueur formelle. D'autres – pensons aux rituels familiaux tels que la disposition des tablées pour les repas, les histoires racontées aux enfants avant le coucher, l'ordre de préséance générationnelle à suivre dans la vie quotidienne – sont plus diffus. Parfois ils ne font qu'entériner des états de faits et se passent pratiquement de discours tant leurs pratiques semblent aller de soi. Mais ils peuvent aussi s'imposer d'autorité, affirmer leur nécessité pour préserver la discipline nécessaire non seulement au vivre ensemble, mais à l'émancipation même des sujets, à la découverte de leur liberté – pensons aux rituels éducatifs, par exemple. Les religiosités civiles et séculières, aujourd'hui, ont largement pris le relais des religiosités traditionnelles. Celles-ci étaient généralement associées à des communautés humaines fondées sur le territoire ou le lignage. On pouvait pour cela les

dire « naturelles ». La rationalité instrumentale qui structure et légitime les modalités modernes d'organisation sociale a fait éclater ces communautés et, quand elles perdurent, elles s'en trouvent colonisées de toute part.

Le regard qui s'attache quelque peu aux rites dans la modernité doit tenir compte de cette dynamique. Même dans leurs formes les plus traditionnelles et « fermées », les rites sont des systèmes de transactions avec le monde. Affirmer la séparation, comme on le voit chez ceux qu'on traite de « sectaires » notamment, voire chez ceux qui choisissent la forclusion dans un fantasme mortifère – de la toxicomanie ordinaire jusqu'à la psychose et l'extrémisme politique<sup>5</sup> –, c'est encore tenir compte du monde. Les rituels mortifères sont aussi des expressions du désir de vivre : ils sont simplement pris dans un jeu de désir devenu impossible.

Au gré de ses furetages, le renard doit donc tenir compte désormais de l'éclatement des communautés qui assuraient l'efficacité symbolique des rites d'autrefois. Il doit saisir jusqu'à quel point ceux-ci sont détrônés et colonisés, tributaires de nouveaux signifiants, de modes de procéder inédits, voire d'aventures et d'explorations innovatrices. Et chaque fois, il doit prendre soin de la qualité de son regard, c'est-à-dire en faire la critique, une critique d'autant plus impitoyable qu'il se veut poète, capable de rêver.

L'observation des pratiques rituelles, comme ces pratiques elles-mêmes, présente en cela un double défi : s'ouvrir sur l'altérité et respecter les limites du monde concret, jouer du désir et honorer les identités. De telles injonctions sont paradoxales, certes, mais elles sont inhérentes à la vie humaine : c'est en

5. Voir L. DE SUTTER, *Théorie du kamikaze*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016, 112 p.

passant par un regard éloigné<sup>6</sup>, un regard autre (fut-ce celui qui, dans un miroir, reflète le sien et en inverse les perspectives), que chacun découvre et consolide sa propre identité. C'est en calculant sa position en mer à partir des étoiles que le marin trouve sa route. À l'aube de la modernité, les navigateurs européens ont pu penser ainsi parvenir en Extrême-Orient tout en mettant le cap à l'ouest. Ce projet, somme toute, était assez génial : il supposait de concevoir la rotondité de la planète, ce qui échappe, aujourd'hui comme hier, à la perception spontanée du monde. Pour un œil humain normal, localisé en un point quelconque près du sol, le monde s'étend autour de lui et possède des limites évidentes. Or quelle ne fut pas la surprise et le désarroi des marins louvoyant en haute mer quand leur folle aventure les a déposés sur des terres inconnues ! Leur fantasme – projection de leur désir – a d'emblée peuplé ces terres d'*Indiens* nourris de blés d'*Inde*, éleveurs de coqs d'*Inde* dont la saveur pouvait être relevée grâce à cette épice appelée bois d'*Inde*... Comme quoi les fantasmes perdurent aux évidences du réel.

Cœur battant de la modernité encore jeune, cette aventure a donné lieu à de remarquables *progrès* techniques : en quelques siècles on est passé de la navigation à l'estime au maniement de l'astrolabe, puis du quadrant géométrique, du sextant et du géo-positionnement par satellite (GPS). Ce dernier est désormais jugé indispensable aux voyageurs ultramodernes, même sur les routes terrestres dûment balisées qu'ils fréquentent en touristes blasés. Le goupil ne cesse pas sa requête de rites pour autant. Au-delà et au cœur même des fonctionnalités techniques qui poussent les logiques de la modernité toujours plus loin, reste obsédant, plus que jamais, l'indéfini du sens.

De là l'énoncé liminaire de cette préface : *Prolégomènes*. Il y a, en effet, des « choses à dire d'avance », des précautions à prendre,

6. Cf. C. LÉVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p.

des concepts à clarifier, avant de tenir un discours capable de circonscrire un objet aussi complexe que les rites. La procédure que traduit le présent recueil – procédure adoptée bien involontairement en cours de furetage – consiste à tourner autour de l’objet en le serrant toujours davantage sans le bousculer, le déplacer ni même le toucher, comme dans ces danses traditionnelles<sup>7</sup> où on tourne autour d’un point fictif – un *presque rien* – de façon à s’en approcher dans un huis-clos qui exclut, cependant, tout frottement. Le défi, on le sentira, est de jouer de la distance, d’explorer au plus près la réalité de l’autre en restant libre à son égard et en préservant son autonomie parce que sinon, chacun le sait, ce ne serait plus du jeu : l’esthétique de la danse devrait donner le pas à une stratégie (politique) de confrontation... Et on ne sait jamais quelle arme l’autre peut cacher.

Les terres inconnues dont les cartes anciennes esquissaient les contours étaient souvent peuplées de dragons et de monstres. L’imaginaire civilisé s’est évidemment fait un devoir de les domestiquer, sinon de les détruire. Colonisation et génocides, destruction des pratiques rituelles indigènes – païennes, barbares, mécréantes, idolâtres –, effacement des figures du croyable qu’elles pouvaient soutenir, pour leur remplacement par d’autres rituels, ceux des nouveaux maîtres.

Les textes du présent recueil représentent un demi-siècle d’observations effectuées dans une culture de modernité qu’on se plaisait à dire « avancée », celle de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Et ceci dans une région du monde particulière, le Québec. Ils sont donc tributaires de ce temps et de ce lieu. C’est là leur point focal, mais aussi leur limite.

L’histoire, en effet, ne s’est pas close avec le triomphe de la modernité. Alors que s’achève la deuxième décennie du

7. Qu’évoque, notamment, le titre danois des *Prolégomènes à une théorie du langage* de LOUIS HJELMSLEV, Paris, Éditions de Minuit, 1971 (Dan. 1966), 233 p.

XXI<sup>e</sup> siècle, on peut dire en toute hypothèse qu'un nouveau stade, une nouvelle façon de vivre est en train de s'imposer. Les avancées et les impasses de la modernité qui ont donné lieu à tant de drames sanglants, particulièrement au XX<sup>e</sup> siècle, se radicalisent encore et provoquent le développement d'une conscience nouvelle. Le réchauffement planétaire, dont une part importante doit être attribuée à la responsabilité humaine, provoque des cocktails météo aux effets imprévisibles ; l'épuisement des ressources fossiles et halieutiques, la pollution des mers et des terres, sans compter l'aliénation des pratiques agro-alimentaires dans la logique de la mondialisation, nourrissent des cortèges de petites et grandes misères : flux migratoires, pandémies (dont le sida a été, en fin de XX<sup>e</sup> siècle, un premier avertissement mondialisé), dérégulations non seulement de l'économie mais aussi des codes moraux et culturels.

Cette « radicalisation des conséquences de la modernité »<sup>8</sup> est en train de faire du monde contemporain un formidable laboratoire dans tous les domaines, y compris celui de l'ingénierie de l'humain, et produit du même coup des êtres de plus en plus désenchantés, voire paniqués devant l'effritement des perspectives crédibles pour leur avenir. Si les rites ont bien comme fonction d'aménager des transactions entre les acquis de la culture – ce « lieu de l'homme », disait Fernand Dumont<sup>9</sup> – et l'altérité, on peut penser que l'*ultramodernité*<sup>10</sup> leur réserve beaucoup d'avenir. Le besoin de traverser les limites, de fure-

8. Cf. A. GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 12.

9. *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, HMH, 1968, 233 p.

10. Entendons par ce terme, avec Jean-Paul Willaime, une modernité sécularisée et toujours triomphante certes, mais également « désenchantée », en voie de prendre conscience de ses impasses. Il s'en explique dans le document vidéo « La religion en ultramodernité », qu'on peut trouver en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=NHgaZNY6mQU>.

ter dans les territoires de l'Autre pour y respirer un air différent et éventuellement en rapporter des raisons de vivre, semble plus que jamais s'imposer. Ne répond-il pas à un défi pérenne de l'humanité qui consiste, aujourd'hui comme hier (dans les temps simplement modernes, les temps médiévaux, l'Antiquité, la préhistoire...) à tempérer la brutalité par la création et l'entretien de liens sociaux. Le renard fureteur pourra en trouver quelques signes, s'il reste sensible au fait que les communautés impliquées sont de moins en moins territoriales et lignagères, désormais, que sélectives et affinitaires.

En effet, alors que les règles de la vie sociale ont été bouleversées par la traversée de la modernité, l'ultramodernité entérine un contexte dans lequel les solidarités conventionnelles (famille, village, nation...) sont disqualifiées par la culture de masse et les enjeux de la mondialisation. Elles deviennent impuissantes à intégrer les individus et à régler leurs mouvements. La quête de lien social doit se donner d'autres figures, dont les traits inédits, tributaires d'appartenances provisoires et souvent imprécises, sont sans cesse redessinés avec des encres nouvelles. Les réseaux sociaux en donnent un premier aperçu<sup>11</sup>.

## **2. Une quête sans cesse recommencée**

Goupil n'a pas fini de fureter. Et comme bien des lecteurs des textes présentés ici, il continuera de se questionner à propos de la nature de la fonction des rites. Sont-ils nécessaires ou aléatoires ? Comment en discerner l'importance ? Quelles en sont les dynamiques ? Si le sens – notamment celui que proposait encore, il y a peu, le croyable disponible des sociétés techniques – est désormais désenchanté et semble dans l'im-

11. Voir *infra*, « Célébrer (dans) les réseaux sociaux ».

passé, peut-il se recomposer ailleurs, dans des communautés porteuses et fécondes ? Le sens existe-t-il ailleurs que dans l'imagination de ceux qui y croient ? Dès lors, que deviennent les rituels ? À quoi servent-ils ?

On le voit, il y a là un monde qui reste à explorer. Le renard, pour y faire son chemin, devrait-il se métamorphoser en vieux loup solitaire ou en jeune dragon ? Ou les deux à la fois ? Toujours les injonctions paradoxales ! Quoi qu'il en soit, c'est un terrain de recherche ouvert, pour les générations à venir.

Sujet du désir, l'être humain est un être en processus. Il est indéterminé dans ses finalités, en mouvement vers lui-même. La passion qu'il met à réaliser ses idéaux le fait vivre, puisqu'elle le met en mouvement, mais elle peut aussi le détruire. Dès lors qu'il s'estime « satisfait », dès lors qu'il s'installe dans le confort d'un sens enfin garanti, il oublie ses responsabilités. Il quitte alors son statut de *sujet* – être *en devenir* – pour se fondre dans un ordre établi où il devient objet parmi d'autres objets, rouage d'une machine en fonctionnement. Il abdique sa qualité d'humain. Or c'est bien là le sens profond du totalitarisme que dénonçait Hannah Arendt : un monde où l'humain est superflu<sup>12</sup>. L'empêchement de tourner en rond qui désire sans cesse aller plus loin est disqualifié, l'*indéfinit* du sens qui est l'objet de sa quête, son mobile, devient précisément son handicap. Il est poussé à méconnaître le prix du bonheur.

Se pose ici une simple question de logique : un désir satisfait peut-il être encore mobilisateur ? Les prétendues satisfactions que présentent les vitrines marchandes dominant aujourd'hui les représentations du croyable, vitrines dont

12. H. ARENDT, *Le système totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 408 p. De même, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1991, 484 p.

les étalages ont largement remplacé les mises en scène religieuses, sont autant d'*arrêts sur image*. Avec le risque, chaque fois, de brûler la pellicule.

Appréhendant sans doute de telles catastrophes, Nietzsche proposait d'aimer son désir plutôt que l'objet de son désir<sup>13</sup>. Platon l'avait aussi suggéré quand, mettant en scène un certain Socrate, il expliquait que les objets de l'amour sont « ce dont on manque »<sup>14</sup>. Les chrétiens en sont également prévenus ou devraient l'être, leur littérature mystique regorgeant de témoignages à propos de l'amour insatiable, l'amour dont l'objet se laisse deviner par ses traces mais reste insaisissable<sup>15</sup>. Or c'est précisément là l'enjeu des rituels qui explorent les territoires de l'Autre pour en tirer des leçons de vie. Comme autant de poèmes spirituels, ils fournissent des écrans au désir, écrans destinés à l'exhiber et à en prendre soin.

Désirer, en effet, c'est consentir à la distance, voire « adorer la distance entre soi et ce qu'on aime »<sup>16</sup>. C'est pourquoi la quête en est sans cesse relancée. Les versions contemporaines du désir tirent leur originalité du fait de servir des intérêts définis par les puissances économiques. Ce ne sont plus ni lignées ni les solidarités territoriales ou autres qui irriguent ses terres, mais les artères du capital et des flux monétaires. Faut-il le rappeler : 1% de la population mondiale contrôle les 20% de riches assurant la « bonne gouvernance » des entreprises et

13. Cf. *Par-delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, Paris, Mercure de France (**Œuvres complètes de FRÉDÉRIC NIETZSCHE**, vol. 10), 1913, 353 p.

14. PLATON, *Le banquet*, Paris, GF Flammarion, 1992, p. 67.

15. Rappelons simplement, chef d'œuvre du genre, le *Cantique spirituel* de JEAN DE LA CROIX, ou « chant de l'épouse » : « Où êtes-vous caché, mon bien-aimé ? Vous m'avez abandonnée dans les gémissements ; [...] Je suis sortie après vous en criant ; mais déjà vous vous en étiez allé... ». En ligne : [http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/carmel/jeandelacroix/jeandelacroix08.htm#\\_Toc134006114](http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/carmel/jeandelacroix/jeandelacroix08.htm#_Toc134006114).

16. S. WEIL, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1947, p. 71.

institutions dans lesquelles est engagée la « classe moyenne »<sup>17</sup>. Les plus pauvres, eux, sont voués au servage sinon à l'exclusion. Cette structure néo-féodale détermine, *mondialement*, les organisations sociales mais aussi, en première ligne, l'imaginaire de la réussite et de l'intégration sociale, c'est-à-dire les *idéaux* qui mobilisent les individus et les groupes. N'importe quel jeune musicien populaire, qu'il soit de Montréal, d'Aix-en-Provence ou de Montevideo, rêve de quitter un jour son garage pour les scènes grandioses de Las Vegas. Dès lors, à l'instar de ses contemporains, il « se croit absolument libre alors même qu'il est entièrement télécommandé, conduit par une puissante et invisible main de fer »<sup>18</sup>.

Suivre cette piste permet de mieux comprendre l'importance de la répétition dans les pratiques rituelles, qu'elles appartiennent aux réseaux sociaux ou aux communautés traditionnelles. L'impossible satisfaction de la quête de sens, puisque les objets qui lui sont donnés à consommer s'avèrent toujours en-deçà des attentes, pousse à répéter les gestes qui la mettent en scène. La répétition est nécessaire parce que la pleine réalisation du désir est impossible : les objets qui lui sont donnés « laissent toujours à désirer ». C'est là la condition première du dynamisme des marchés, « l'ordre des choses » d'une économie dirigée par une main invisible. « *Jouis*, susurrent ses beaux parleurs. *Jouis maintenant*, affichent ses publicités, *nous avons ce qui peut te satisfaire* ». Or l'usure et la péremp-

17. Selon Oxfam, en 2018, les « plus riches empochent 82 % des richesses créées l'an dernier, la moitié la plus pauvre de l'humanité n'en voit pas une miette », en ligne : <https://www.oxfam.org/fr/salle-de-presse/communiqués/2018-01-22/les-1-les-plus-riches-empochent-82-des-richesses-creees-lan>, publié le 22 janvier 2018, consulté le 4 octobre 2018. Les rapports d'Oxfam rendent compte, années après années, des évolutions du système.

18. D.-R. DUFOUR *Le divin marché*, Paris, Denoël, 2007, p. 19. L'auteur qualifie de « narcissisme grégaire » ce type de comportement.

tion font en sorte que les objets donnés à consommer doivent sans cesse être remplacés. Mais cet ordre des choses peut devenir un enfer quand le sujet, déchiré, s'exaspère dans la répétition du même<sup>19</sup> et reste captif des objets qui l'obsèdent.

Au cœur du séculier, on retrouve la névrose que Freud avait diagnostiquée dans les expériences religieuses<sup>20</sup>. Ce n'est là, cependant, ni une maladie ni une tare : cette névrose est une manifestation du désir, voire un de ses modes de gestion ordinaire. Expérimentant sans cesse le fait d'être mal compris d'une part, et celui de ne pouvoir vraiment dire ce qu'il voudrait dire d'autre part, l'être parlant ne peut affronter son manque sans reprendre sans cesse les constructions de sens que son environnement culturel rend vraisemblables mais qui le laissent insatisfait. Pour lui permettre de continuer de vivre, l'ordre symbolique met du croyable à sa disposition, c'est-à-dire des aspirations et des idéaux susceptibles de le motiver, voire de le convaincre que du sens est possible et que la vie mérite d'être vécue. Le dysfonctionnement de cette dynamique vitale arrive quand *l'objet* du désir (et non le désir lui-même) accapare les énergies vitales et oblitère la liberté. Alors s'imposent l'anxiété et son cortège de culpabilités qui peuvent plonger le sujet dans un tourment tel que son équilibre psychique et parfois physique en est perturbé<sup>21</sup>. Quand l'indéfini du sens cesse d'être travaillé par le désir, il devient source envahissante de souffrance.

19. Cf. P. CHAMBERLAND, « La fin des morales : pourquoi le devenir nihiliste est-il inévitable ? », *Les cahiers éthnologiques de l'UQAR*, n° 13, Rimouski, Groupe de recherches Ethos, juin 1986, p. 5-25. Voir, plus globalement, Alain Ehrenberg, *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 2010, 448 p.

20. *L'Avenir d'une illusion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973 (1927), 101 p.

21. Cf. C. LASCH, *Le complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1980, 341 p. Voir aussi dans ce sens les travaux d'Alain Ehrenberg, notamment *La fatigue d'être soi. Dépression et société* et *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 1998 et 2010, 318 p. et 448 p.